

# Le mal et le réel dans la correspondance de Joë Bousquet et de Simone Weil

Jean-Marc Sourdillon

Professeur de Lettres en classes préparatoires économiques et commerciales, lycée Jeanne D'Albret (Saint Germain-en-Laye).

De Simone Weil (1909-1943), Camus a dit qu'elle était "le plus grand esprit de notre temps" et que, du coup, ses idées nous paraîtraient toujours inopportunes. Voilà sans doute une bonne raison d'écouter ce qu'elle a à nous dire sur le mal. Elève d'Alain en khâgne, normalienne, agrégée de philosophie, elle était "profilée" pour réussir une brillante carrière universitaire. Son choix fut autre. Tout en enseignant, elle s'est engagée de manière très active dans les luttes sociales de son temps au point de se faire surnommer "la vierge rouge" à l'ENS. Elle est rédactrice à la revue syndicaliste révolutionnaire *La revue prolétarienne* et membre du *cerclé communiste démocratique* fondé par Souvarine. Parce qu'elle veut mesurer sa pensée à l'épreuve des actes et ne pas rester dans les formules, elle prend une année de congé pour travailler en usine. Elle y fait cette expérience déterminante de "la condition ouvrière" qu'elle relate dans un livre qui porte ce titre. Peu après, elle se rend en Espagne en pleine guerre civile pour proposer ses services aux dirigeants du POUM. Mais à partir de 1938, sans renoncer aux préoccupations politiques, sociales ou même scientifiques qui sont les siennes, elle donne à sa pensée une orientation nettement religieuse en l'ouvrant aux interrogations spirituelles et métaphysiques (*L'Attente de Dieu*). Elle tente notamment de relier à "la source grecque" la tradition du christianisme, "par excellence la religion des esclaves". En 1943, désireuse de s'engager dans la Résistance, elle est à Londres où elle meurt, à trente quatre ans, épuisée, alors qu'elle est en train d'écrire ce qui à ses yeux est son "grand oeuvre" : *L'Enracinement*.

contre et les lettres qui en portent trace délimitent un territoire de vie et de pensée, une sorte de haut-plat eau de l'espace intérieur. Un moment, un court moment, l'échange de vue a débouché sur un échange de vie avant que les pensées ne se redessinent chacune dans leur singularité, entraînant l'existence de leurs auteurs après elles. Le mouvement de convergence ainsi esquissé a butté sur la question du mal ; autour d'elle, c'est un peu l'ancien débat du stoïcisme et de la mystique qui se renouvelle, en même temps que celui de la littérature et de la philosophie.

## Circonstances

**L**a rencontre de Simone Weil et de Joë Bousquet eut lieu en 1942 au plus noir de l'occupation. Elle est, dans des conditions exceptionnelles, la découverte mutuelle de deux personnalités hors du commun. Dans leur correspondance leurs deux pensées se croisent comme on croise le fer. Chacune se mesure à l'aune de ce que l'un admire chez l'autre.

Les deux écrivains avaient souhaité se connaître parce qu'ils avaient lu leurs articles respectifs dans la revue *Sud* dirigée par Jean Ballard. Il était donc naturel que ce soit ce dernier qui organise l'entrevue. Elle eut lieu chez Joë Bousquet, à Carcassonne, vers onze heures du soir et s'est prolongée tard dans la nuit, sans Ballard, jusque vers trois ou quatre heures du matin. Cette ren-

**L**'échange épistolaire s'inscrit dans le prolongement de cette brève et unique rencontre nocturne et, dans son objet initial, répond à des demandes particulières formulées par chacun des épistoliers. Simone Weil cherche conseil auprès de Joë Bousquet. Elle veut organiser une sorte de contingent d'infirmières spirituelles opérant sur le champ de bataille. La mission de ces infirmières se-

## Référence

rait d'aider les blessés à supporter leurs souffrances dans l'attente des secours ou bien d'accompagner les mourants dans l'épreuve de leur agonie. Pour cela elle a besoin de l'expérience de ce grand blessé de guerre qu'est Joë Bousquet, lequel avait cru sa dernière heure arrivée tandis qu'on l'emportait dans une toile de tente entre les tirs des obus et les balles des shrapnells.

Joë Bousquet, lui, de son côté, infirme cloué au lit depuis sa blessure en 1918 (il a eu "la colonne vertébrale proprement pincée par une balle allemande" alors qu'il avait tout juste vingt ans), est engagé dans une démarche poétique, une sorte de recherche intérieure qui passe par l'exploitation du rêve et le travail sur les mots. Il est attiré par les mystiques ; son expérience frôle sans cesse la leur sans pour autant la rejoindre. Il ne la connaît que par les livres, c'est-à-dire de manière très indirecte. Or Simone Weil lui a laissé entrevoir que cette expérience ne lui était pas étrangère. Il connaît la rigueur et le scepticisme de la philosophe ; il sait que, venant d'elle, il ne peut s'agir de fantasmes ou de chimères. Il voudrait donc qu'elle lui relate dans une

lettre l'événement qu'elle a vécu et qu'elle l'analyse pour lui.

## Communes mesures ■

**L**il faut sans doute commencer par rappeler qui est Joë Bousquet. Ecrivain et poète, proche de Paulhan et de certains surréalistes, il a cette particularité d'être né deux fois : à la date officielle de sa venue au monde et le 27 mai 1918 lorsque, touché à la colonne vertébrale, il commence sa vie de paralysé. Tout son travail d'homme et d'écrivain consiste pour lui à entériner cette seconde date comme la seule valable, à se hisser par la pensée à la hauteur de l'événement que la vie lui a alors imposé. "J'aurai mis toutes mes forces à naturaliser l'accident dont ma jeunesse a été la victime, écrit-il dans "Traduit du silence". J'ai voulu qu'il cessât de me demeurer extérieur ; et que toute

mon activité intellectuelle et morale en fût le prolongement nécessaire". Pour cela, il faut effacer ce qui dans la blessure relève du hasard, afin d'en faire un événement choisi, jailli dans le sillage d'une décision. "Il ne s'agit pas pour moi d'écrire, mais de rendre à ma vie sa hauteur inévaluable ; et pour cela, de la faire indifférente à ce qui se produisit en elle sous le jour de l'accident"<sup>1</sup>. De cette volonté découle une attitude globale dans l'existence qui en couvre tous les aspects et qui peut s'apparenter à une morale de l'événement : "La seule morale que je retienne est celle qui reconnaît cette misère congénitale et pose avant tout que nous ne sommes qu'à moitié nés. Elle est dure, âpre. Elle nous impose comme seul principe d'existence entière le fait qui nous advient, quel qu'il soit ; tient que, seul, cet événement est réel et qu'il nous appartient d'en accomplir la perfection et l'éclat". Commentant cette dernière phrase, Gilles Deleuze constate : "On ne peut rien dire de plus ; jamais on

*Nota : La plupart des citations sont extraites de Correspondance, de J. Bousquet et S. Weil ; éditions L'Âge d'homme, 1982.*

(1) Joë Bousquet *Traduit du silence*, Gallimard 1941 et 1968 p. 11-12

# Référence

Référence

*n'a rien dit de plus : devenir digne de ce qui nous arrive, donc en vouloir et en dégager l'événement, devenir le fils de ses propres événements, et par là renaître, se refaire une naissance, rompre avec sa naissance de chair*". Il conclut : "C'est en ce sens que l'Amor fati ne fait qu'un avec le combat des hommes libres"<sup>2</sup>.

Simone Weil, quant à elle, ne se livre vraiment qu'à la fin de sa dernière lettre. Elle semble portée par un véritable courant de sympathie pour son interlocuteur dont elle cherche à se rapprocher le plus qu'elle peut notamment dans l'évocation d'une commune expérience de la souffrance. Elle compare d'abord sa propre pathologie (maux de tête et douleurs dorsales) à la blessure de Joë Bousquet. Dans un cas comme dans l'autre, il y a une véritable souffrance endurée continuellement ; il y a également cette épreuve qu'ils ont subie l'un et l'autre de l'aliénation, elle dans son partage de la condition ouvrière, lui dans sa condition d'infirmes. Leurs réactions, au moins pendant un temps, fut similaire, issue des mêmes parages de la pensée : l'Amor fati des stoïciens. Il s'est agi pour l'un et l'autre d'acquiescer à ce qui est et de le choisir ; du moins, de se mettre en demeure par la pensée et l'écriture, de le choisir, d'y adhérer de tout son être et de sa pensée. Enfin, il y a également, toujours selon Simone Weil, au centre de la démarche des deux amis un même désir de réalisation de soi dans la relation à autrui. Elle établit elle-même le rapprochement lorsqu'elle évoque "la disposition de la sensibilité" qui leur est commune : "car non seulement mon corps, mais mon âme elle-même empoisonnée toute entière par la souffrance étant inhabitable pour ma pensée, il faut qu'elle se transporte ailleurs". Ailleurs, c'est-à-dire dans les choses, en Dieu pour de rares instants, mais surtout dans les êtres. C'est là,

précisément, le point nodal de la pensée de Joë Bousquet, le cœur vivant de sa poésie.

## Convergences ■

**L**a propension naturelle de la pensée de Simone Weil est à l'abaissement, c'est-à-dire le contact prolongé avec la souffrance. Expérimenter la souffrance sous toutes ses formes ou participer à celle d'autrui, toutes les démarches de la philosophe vont dans ce sens. Ceci n'est pas une fin en soi, une sorte de masochisme, mais plutôt un moyen d'atteindre ce but qui est l'annulation du moi, son usure ou son effacement. C'est ainsi qu'on rend visible "l'incréd" et c'est ainsi également qu'on annule du mal en soi et, par contagion, autour de soi. La demande d'informations et de conseils pratiques pour son "projet de formation d'infirmières de premières lignes" peut donc être considérée sinon comme un prétexte du moins comme une préoccupation secondaire au regard de ce souci central, dominant toute la vie de S. Weil – l'action n'intervenant que dans le sillage d'une intense vie spirituelle : pénétrer l'expérience de la souffrance. C'est en tout premier lieu au soldat de vingt ans qu'elle s'adresse, au jeune homme blessé sur le champs de bataille et qui a encore vingt ans à l'endroit de sa blessure, dont la souffrance est l'actualité permanente, l'éternelle jeunesse. Elle veut participer à cette souffrance, la faire sienne, la recevoir comme un cadeau de la part de Joë Bousquet ; elle veut "en être", comme on dit, pour approcher un peu plus du foyer de sa vision, de cette absence divine qui conduit au plus près de ce Dieu qu'elle cherche et qui ne l'aime qu'à travers son absence.

En somme, dans la première lettre qu'elle envoie à J. Bousquet, il

s'agit pour S. Weil, au-delà des motifs circonstanciels dictés par la situation historique, de justifier l'emploi du mot "ami" par lequel elle ouvre la correspondance et de décliner les raisons véritables de son désir de le rencontrer. Elle fait surgir alors devant lui le mouvement entier de sa démarche, mouvement de pensée et mouvement sensible, orienté uniquement vers ce qui est, le réel, et, par-delà, vers la perfection. Cette démarche a pour point de passage obligé la souffrance, et c'est là que, selon elle, se situerait le lieu de rencontre des deux écrivains, le point de convergence entre leurs deux entreprises, le secret noyau de leur amitié si rapidement née et si intensément continuée.

La perspective dans laquelle se place J. Bousquet est très différente. Elle apparaît à la fin de sa première lettre. Ce qui l'attire chez S. Weil, ce sont ses convictions, autrement dit la force de sa foi qui se traduit pour l'essentiel dans son expérience de l'événement mystique : "Quelle est en vous la poésie de la foi ?", lui demande-t-il. Il ne cesse de rappeler à sa correspondante qu'il est gêné dans son mouvement d'adhésion au monde, aux êtres, aux événements où il trouve l'image de sa vie – ce qui constitue à la fois sa démarche d'écrivain et son espérance d'être humain - par une conscience suspicieuse qu'il appelle "mon mort" – une partie inerte de lui-même qui occupe son silence et son corps ouvert : "un autre moi m'a suivi partout, toujours prêt à me reprendre..." Comme si l'ancien moi n'était pas tout à fait mort pendant la bataille et continuait à faire résistance alors que la blessure pourtant avait ouvert une brèche dans la conscience, inaugurant une "vita nova". En effet par cette brèche, quand le doute se tait, la vie naturellement s'écoule, sans autres images d'elle-même que celles que lui offrent les êtres et le monde extérieur vers lesquels elle s'élance. C'est comme si un courant irrésistiblement la portait au dehors, mouvement d'amour et non de mort,

(2) Gilles Deleuze *Logique du sens*, Les Éditions de Minuit, 1969 p. 175

avec lequel elle se confond. La blessure est donc pour Joë Bousquet cet événement inaugural et toujours actuel dans son histoire, par lequel sa vie s'écoule et l'entraîne dans son sillage : l'événement de sa naissance. Mais cette vision, il ne fait que la projeter dans son oeuvre par l'écriture. Il lui manque, pour y adhérer totalement, non pas la certitude du savant, mais cette conviction plus ou moins mêlée d'obscurité, qui est le privilège du croyant. Une telle conviction, croit-il, ne peut lui être donnée que dans l'expérience mystique. C'est donc le désir de vivre cette expérience qui l'oriente dans sa relation avec S. Weil dans la mesure où elle lui paraît être, de toutes les personnes qu'il connaît, la plus à même de l'y conduire.

On voit bien apparaître, au-delà du mouvement de convergence qui lie les deux écrivains, les malentendus qui les guettent, chacun visant un but différent. J. Bousquet, tout entier tendu vers le bonheur, demande à S. Weil par son témoignage de confirmer l'intuition qui est la sienne et de lui donner ainsi l'impulsion nécessaire pour y adhérer totalement. S. Weil, quant à elle, toute entière tendue vers la "décréation" qui passe par l'immolation de soi et le sacrifice de ce qu'on aime, attend de J. Bousquet qu'il la fasse participer à l'expérience de sa souffrance pour l'aider à se vider un peu plus d'elle-même et atteindre ainsi le centre lumineux de sa vision, cet endroit où l'on n'est plus rien de soi-même sinon ce mouvement d'amour qui nous porte infiniment vers ce qui est : là où le noyau dur de l'incréé déchire et rayonne comme du cristal de roche.

## La question du mal ■

**L**a pierre d'achoppement qui est aussi la clé de voûte de cette correspondance, c'est la question du mal. J. Bousquet est

le premier à l'aborder. Il affirme d'emblée que pour lui, dans l'expérience qui est la sienne, la distinction entre le bien et le mal ne correspond à aucune réalité. S. Weil ne lui répond pas immédiatement sur ce thème ; elle fait un long détour dans lequel elle décrit et définit sa propre expérience au point qu'on a pu voir dans certaines de ses lettres comme une sorte de testament spirituel. Du coup, ce n'est que de très loin qu'elle aborde la question en la faisant surgir non pas dans un débat théorique mais du sein d'un champ de forces ou seule la dynamique parfois très violente de la vie spirituelle entre en ligne de compte. Elle montre notamment comment cette distinction existe déjà dans l'expérience de J. Bousquet telle qu'il la lui a décrite et qu'il est même sur le point de pouvoir l'envisager avec lucidité. Qui plus est, dans la mesure où, à cause de sa blessure, il porte en lui, inscrit physiquement dans son corps, le mal sous la forme de la guerre, il est appelé par sa vocation d'écrivain et de penseur, à incarner cette question, à lui donner, en même temps qu'un corps, une conscience et une formulation. Il est celui qui peut le mieux penser à l'heure qu'il est – l'heure de la guerre et du chaos – la réalité du mal qui est celle de son temps parce que depuis des années il en ressent continûment la souffrance en lui, parce que pour lui elle n'a cessé d'être actuelle.

**L**a question du mal est pour J. Bousquet une question non résolue, le lieu d'un certain flottement de la pensée. "Je vous envie, écrit-il, parce que vous avez l'intuition du bien et le sens du mal. Je n'ai jamais pu m'élever jusque là". En fait, on peut supposer que cette question à ses yeux n'a pas de sens. Dans son expérience, le mal ne peut être qu'un jugement de valeur suspect dans la mesure où il pèse sur la réalité du plaisir. Or le plaisir, sous toutes ses formes, est, pour Bousquet, le si-

gne que notre vie, dans ce qu'elle a de plus pur – son jaillissement toujours nouveau – a choisi pour se montrer à nous dans son intégrité la plus parfaite. Il est l'attestation du bonheur conçu comme adéquation simultanée de la vie et du sens dans le sentiment de la beauté, comme réconciliation de soi-même avec sa propre vie indépendamment du ressentiment et des préjugés. Toute son activité d'écrivain, rappelons-le, consiste pour J. Bousquet à soustraire l'événement de la blessure aux circonstances qui le déforment, de façon à en accomplir le sens et la splendeur. Il le redit avec force à sa correspondante : "Rêver sa vie – dirait un poète qui ne serait rien de plus. Mieux : tendre de toutes ses forces vers un bonheur qui, de tout ce que nous fûmes nous ferait une vision inépuisable. Ne mourir que lorsqu'on serait à jamais le bonheur et la gloire de la vie qu'on a vécue". On ne peut dès lors affecter à cette expérience, la seule réelle, le signe négatif que le mot "mal" apporte avec lui. Au regard de cette attitude, dont on ne peut pas dire qu'elle soit seulement idéaliste, la réalité du mal, la pertinence de la distinction entre le bien et le mal paraissent inconsistantes. C'est donc dans sa dimension morale que J. Bousquet récusé et évacue la question du mal : l'interdit ou l'obligation imposés par un code de comportement ne peuvent entrer dans le champ de l'expérience qui est la sienne. Ils ne sont que de simples représentations, n'ont aucune réalité et ne peuvent en aucun cas constituer une quelconque valeur.

Pour S. Weil, le point de vue est très différent et son travail va consister à redispenser la réflexion ou l'expérience qui sont celles de J. Bousquet dans la perspective de la "vie bonne", autrement dit de l'éthique. La distinction entre le mal et le bien ne dépend pas de critères qui se situeraient à l'extérieur de l'expérience. ("Le bien n'est pas le contraire du mal. Le bien qui est le contraire du mal est un bien dégradé,

un “petit bien”, “un bien de code pénal”. *Le bien n’est pas le contraire du mal, il est autre que le mal*<sup>3</sup>. Elle se découvre au sein même de l’expérience dans le rapport que nous entretenons avec le réel. Est mal ce qui défigure le réel ; est bien ce qui le révèle. Sans doute J. Bousquet a-t-il pressenti cette réorientation de la correspondance puisque c’est lui-même qui propose à S. Weil comme point de départ à leur réflexion commune ces phrases fondamentales qu’elle lui avait écrites dans sa première lettre : “*Il est donné à très peu d’esprits de découvrir que les choses et les êtres existent. Depuis mon enfance je ne désire pas autre chose que d’en avoir reçu avant de mourir la révélation complète. Il me semble que vous êtes engagé dans cette découverte [...] Là est à mes yeux le seul fondement légitime de n’importe quelle morale ; les mauvaises actions sont celles qui voilent la réalité des choses et des êtres, ou celles qu’il serait tout à fait impossible de faire si on savait vraiment que les choses et les êtres existent...*”. C’est bien ce rapport au réel et à l’autre qui est au cœur de la démarche des deux écrivains et c’est dans la manière de l’envisager que l’un et l’autre à la fois se rencontrent et se séparent.

## L’ascétisme ou l’imagination ■

**S.** Weil répond à J. Bousquet en déplaçant la perspective et en recentrant le problème du mal. Si la question pour le poète est de croire à ce qu’il espère et à ce vers quoi sa vie tend toute entière, il s’agit pour lui de redéfinir les notions de bien et de mal à partir de cette question : peut être considéré comme bien ce qui confirme sa vocation, dans la mesure où elle est un mouvement vers plus de réalité ; est mal tout ce qui contredit ou éloi-

gne ce mouvement. Mais considérer les choses ainsi, S. Weil le comprend bien, ne suffit pas puisque toujours le “mort” du poète sèmera le doute au cœur même de sa pensée. L’adhésion à une pareille vision, qui implique de s’orienter en direction du bien, ne peut être feinte ni être forcée, elle serait sans quoi purement artificielle et tomberait à la première difficulté. Aussi cette pensée ne peut-elle venir que d’un choix ou d’un “consentement” qui la précède ; il faut d’abord la vouloir, le sentiment n’opère qu’ensuite, une fois le consentement acquis. Autrement dit, la conviction que J. Bousquet recherche de toutes ses forces suppose une sorte d’acte de foi préalable : une conversion qui ne peut être conquise ni même poursuivie mais seulement donnée dans le temps à celui qui sait rester éveillé dans l’attente, plein de cette “ardente patience” dont parlait Rimbaud. Elle exige que l’on soit prêt et J. Bousquet ne l’est pas ; du moins pas encore. Il n’a pas encore choisi, il n’est pas en mesure de le faire. Entre lui et le moment du consentement, il y a toute l’épaisseur opaque d’une durée à traverser. Durée indéterminée mais, qui pour S. Weil, peut s’achever bientôt pourvu qu’il se tourne dans la bonne direction.

Ainsi à J. Bousquet qui sous couvert de donner des conseils à S. Weil lui pose en fait des questions pour lui vitales (Y a-t-il un degré supérieur d’adhésion à ce que l’on croit ? Lequel des deux est le plus réel : le mort ou le vivant que je porte en moi ?) et l’implore (Ecrivez-moi, témoignez devant moi de votre foi pour que je puisse croire selon la mienne), celle-ci répond que lui seul peut décider que ce qu’il croit est vrai en choisissant d’y adhérer totalement corps et âme et que ce qui le sépare d’un tel choix est seulement du temps, du temps de maturation où le regard doit changer, s’orienter autrement. Et ce faisant, elle fait surgir devant J.

Bousquet ces deux postulats du bien et du mal qu’il pensait ignorer, à l’intérieur même de sa vie, dans l’épaisseur de ce temps à vivre et la façon de s’y orienter. Elle fait comprendre à son correspondant qu’il ne se situe pas au-delà du bien et du mal, comme il a l’air de le sous-entendre mais plutôt en-deçà, faute d’une lucidité suffisante. Le mal est dans ce qui voile la réalité des choses et empêche le mouvement d’adhésion qui porte vers elle. Il est le “mort” en soi, l’hésitation devant la naissance.

Il y a, à cette cécité une raison, pour S. Weil : la peur. Pour s’orienter dans la bonne direction, dit-elle, celle du réel, “*il suffit de le désirer. C’est ce désir qui est une chose extrêmement difficile et rare. La plupart de ceux qui croient l’avoir ne l’ont pas. Toute la partie médiocre de l’âme se révolte et veut étouffer le désir qui la menace de mort, et réussit le plus souvent à trouver quelque mensonge qui lui permet d’y parvenir. Alors elle est à l’aise. Les efforts, la tension de la volonté ne la gênent pas. Ce qui la menace, c’est seulement la présence dans l’âme d’un point de désir pur*”. Elle ajoute aussitôt, comme un post scriptum à cette déclaration, qu’elle fera parvenir à J. Bousquet ses traductions des tragiques grecs et un Nouveau testament. De cette manière, c’est l’écrivain en J. Bousquet qui est indirectement visé et qui est en quelque sorte pulvérisé sous la critique. Celui dont le métier est de créer ou de manipuler des images doit comprendre que l’imagination est la racine du mal : elle sert à combler le vide lorsque celui-ci se fait insoutenable, à voiler le réel lorsqu’il devient menace de mort pour le sujet et ses constructions personnelles. C’est, par conséquent, à la racine de son travail que J. Bousquet doit amorcer le mouvement d’une conversion, là où sa vie se transforme en mots et cherche à s’atteindre à travers eux ; c’est peut-être le choix d’une vie “littéraire” qui fait écran à la vue lucide du réel. Autrement dit la négation du mal ne serait

(3) S. Weil *La Pesanteur et la grâce*, Plon, 1948 (collection 10/18) p. 77.

qu'un effet de l'imagination, la manière qu'une conscience a de se protéger de la blessure du bien qui éblouit toujours. Le "mort", ce serait alors ce défenseur que Bousquet porte en lui à son insu, ce poète, peut-être, qui partout, dès que pointe le poinçon du bien jette le filet des images. Les images protègent de l'éblouissement mais en même temps tiennent éloigné du réel. Et peut-être ne leurrent-elles pas tout à fait celui qui, en écrivant, incessamment sépare en faisant mine de suspendre des passerelles.

S. Weil peut désormais justifier le jugement implicite qu'elle porte sur J. Bousquet et la position surplombante qu'elle adopte pour lui parler. Sans doute a-t-elle moins souffert que son correspondant – ce qui ne signifie pas pour elle un privilège, au contraire – mais ce relatif épargnement lui a permis d'aller jusqu'au bout de l'expérience de la souffrance, de l'abolition de soi et d'être saisie de cette sorte de certitude qui provient du sentiment d'une présence à la fois réelle et transcendante, bref de vivre l'événement mystique dont J. Bousquet a fait l'objet de sa recherche. "Pendant tout cela le mot même de Dieu n'avait aucune place en mes pen-

sées. Il n'en a eu qu'à partir du jour, il y a environ trois ans et demi, où je n'ai pas pu la lui refuser. Dans un moment d'intense douleur physique, alors que je m'efforçais d'aimer, mais sans me croire le droit de donner un nom à cet amour, j'ai senti, sans y être aucunement préparée – car je n'avais jamais lu les mystiques – une présence plus personnelle, plus certaine, plus réelle que celle d'un être humain, inaccessible et aux sens et à l'imagination, analogue à l'amour qui transparaît à travers le plus tendre sourire d'un être aimé". Autrement dit, il faut aggraver la blessure et non chercher à lui échapper, aller dans le sens de la souffrance pour rencontrer la grâce au lieu de la projeter dans une vie restaurée par les images. La voie qui se dessine ainsi est celle de l'ascétisme qui passe par la douleur pour aller à la rencontre du réel et de la présence qui peut-être l'habite ; cette voie, le poète la récusera, lui préférant l'autre, celle du bonheur, la seconde porte à donner sur le pays du réel, le seul habitable. Il écrit à J. Ballard, peu de temps après sa rencontre avec S. Weil : "Il n'y a rien à reprendre en elle. J'accepterais bien volontiers de vivre dans sa peau, sauf quelques substantielles réformes côté ascétisme et plus de complai-

sance envers le mal. Elle a l'intelligence qui brûle".

S. Weil, comme en écho, au moment d'achever cette correspondance, donne les mots qui disent à la fois la convergence et l'impossible synthèse des expériences. Ce sont les mots qui permettront de mettre un terme à la rencontre. "Je suis convaincue, dit-elle, que le malheur d'une part, d'autre part la joie comme adhésion totale et pure à la parfaite beauté, impliquant tous deux la perte de l'existence personnelle, sont les deux seules clefs par lesquelles on entre dans le pays pur, le pays respirable, le pays réel". Chacun des deux correspondants aura choisie l'une de ces voies, joie et douleur un moment contiguës mais non confondues dans cet échange. Chacun dans sa pensée, dans sa vie et sa pratique de l'écriture aura croisé et momentanément accompagné l'autre, au point même de s'imaginer "dans sa peau" et les deux démarches même si elles diffèrent, l'une plus philosophique, l'autre plus littéraire, apparaissent en définitive orientées dans une même direction : celle d'une naissance ou d'une parturition continuée dont les contractions sont dans les contradictions de la pensée.

J.-M.S.

# Référence

Référence